

MELANGES RELIGIEUX.

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES

Vol. XII.

Montreal, Vendredi, 23 Mars 1849.

No. 55.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 23 MARS 1849.

L'ORÉDON.

Le seul nom de l'Orédon doit réveiller l'intérêt et les sympathies de nos lecteurs canadiens. Nous avons des compatriotes à l'étranger de leur sol natal : leur sort doit nous occuper d'autant plus vivement, que, de leur côté, ils conservent plus profondément dans leurs cœurs le souvenir du Canada et de leurs amis. Nous croyons donc faire plaisir à nos lecteurs, en reproduisant de longs fragments d'une lettre de M. Brouillet, compagnon de voyage de Mgr. l'évêque de Walla-Walla, et son grand vicaire. Cette lettre est adressée à Mgr. l'évêque de Martyropolis. Déjà, deux lettres de M. Brouillet nous ont mis au courant des événements importants qui ont eu lieu dans l'Orédon, depuis le mois de novembre 1847 jusqu'au 13 mars 1848. (Voir les *Mélanges* du 1er, 4, 8 et 11 août.) Celle dont nous donnons aujourd'hui les extraits, contient le récit des événements jusqu'au 31 mai dernier, et fournit d'autres renseignements, que les rapports créés entre l'Orédon et le Canada, par les évêques et les missionnaires partis d'un milieu de nous, ne peuvent manquer de faire trouver intéressants.

FORT VANCOUVER, SUR LA RIVIÈRE COLOMBIE.
31 mai 1848.

Monseigneur,

J'ai vu enfin la vallée du Wallamet, si vantée par les voyageurs, et vers laquelle les Américains se dirigent en foule chaque année avec un enthousiasme presque frénétique dans l'espoir d'y trouver un nouvel Eden. Je l'ai vue, je l'ai considérée avec calme, et je me suis convaincu que s'il y a beaucoup de vérité dans les rapports qu'on en a fait aux États-Unis, il s'y trouve aussi beaucoup d'exagération. J'en suis plus que jamais à cette pénible conviction, que l'homme a perdu sans retour le jardin de délices où furent placés nos premiers parents. Quelque part que l'on aille, quelque lieu que l'on visite, aux beautés que l'on admire, aux avantages que l'on apprécie, viennent toujours se joindre certains désavantages qui font sentir à l'homme qu'il n'y a rien de parfait sur la terre, rien qui puisse remplir et satisfaire pleinement son cœur. Ici donc, comme ailleurs, il y a des beautés et des laideurs, il y a du bon et du mauvais. Cependant, comparant les beautés et les avantages, d'un côté, avec les inconvénients et les désavantages, de l'autre, je suis porté à regarder cette partie de l'Orédon comme vraiment importante et comme offrant de grandes espérances; et si elle n'était séparée du Canada par un espace aussi long et aussi difficile à franchir, je ne balancerai pas à dire à cette portion de la population agricole mécontente de son sort en Canada : Venez ici et vous trouverez tout ce qu'il vous faut pour un établissement avantageux : des terres en abondance à bas prix, produisant du blé et toute espèce de grains aussi abondamment que les meilleures terres du Canada ; des pâturages excellents où les bestiaux trouvent leur nourriture pendant dix ou onze mois, quelquefois pendant toute l'année; des moulins et un marché pour votre farine; un climat généralement considéré comme salubre, quoique les fièvres tremblantes soient assez fréquentes en automne, et qu'une espèce d'influence règne généralement dans le printemps. Il est vrai que vous n'aurez pas ici, comme au Canada, une belle neige pour faire vos promenades et vos voyages d'hiver : il est rare que la neige couvre la terre même durant un mois. Vous aurez à la place une pluie d'automne pendant cinq mois, et une bonne épaisse dans vos chemins. Ces pluies d'hiver sont désagréables; mais ce désagrément est peut-être compensé par l'avantage de pouvoir travailler dans les champs pendant toute la saison de l'hiver, et commencer les semailles dans le mois d'octobre pour ne les terminer que vers la fin de mai. — Toutefois, je me garde bien de conseiller à mes compatriotes d'émigrer vers ces plages lointaines. Le voyage des prairies est dispendieux, et d'ailleurs si dur, surtout pour une famille ! On doit songer, de plus, qu'il n'y aurait que des familles capables de réaliser un capital passablement élevé qui puissent tenter prudemment de venir chercher fortune ici.

L'année dernière, le Wallamet n'a produit qu'une demie récolte, à cause de la sécheresse. Cette année, il y a la plus belle apparence possible, et l'on peut compter sur une récolte abondante, si les pluies fréquentes qui tombent depuis quelque temps ne viennent pas détruire les apparences. Il y a du blé en épis depuis le mois d'avril et les tiges ont jusqu'à cinq pieds de haut. J'ai vu avec un indicible plaisir un certain nombre de Canadiens du Wallamet, qui partirent pauvres du Canada et qui consommèrent la plus belle partie de leur vie au service de la compagnie, aujourd'hui établis sur de belles fermes, bien bâties et produisant d'abondantes récoltes. Il n'est pas rare qu'un cultivateur recueille 800 et 1,000 minots de blé; et ce blé se vend actuellement de 80 à 90 cents. Je demandais à plusieurs, ce printemps, combien ils avaient semé de blé : 40, 50, 80 et quelquefois 100 minots, étaient leurs réponses ordinaires. Ces gens-là seraient tous riches, s'ils ne se créaient pas des besoins, et si leurs femmes indiennes entendaient tant soit peu la tenue d'une maison.

Il est maintenant question parmi toute la population tant américaine que canadienne, de prohiber totale-

ment l'introduction et la vente de toute boisson forte dans l'Orédon, et cette question doit être décidée à un *poll* lundi prochain par les électeurs. La loi avait déjà fait cette prohibition les années précédentes : mais, l'année dernière, il y fut apporté quelques modifications qui ont été cause de grands abus que l'on veut aujourd'hui faire disparaître. Il est cependant loin d'être certain que la chose réussisse; car la cause de l'intempérance trouve ici, comme dans les vieux pays, bien des amis et des avocats.

On vient de trouver à quelque distance au nord de la Colombie, dans le Cowlitz, des mines de charbon de terre d'une bonne qualité pour les manufactures. On commence à les exploiter, et cette découverte va donner un nouveau degré de prospérité au pays. On a aussi trouvé des mines de cuivre et de blane de céruse, et l'on se flatte de trouver sous peu des mines de fer dont on a des indices certains.

La population actuelle des blancs dans l'Orédon est évaluée à environ 15,000 âmes. Orégon-City, la capitale, doit renfermer au-delà de 300 bâtisses, avec deux moulins à farine, deux moulins à scie, six ou sept moulins et deux journaux. — L'immigration de l'année dernière a été de 3 à 4,000, et l'on calcule qu'elle doublera cette année. Si la nouvelle de la guerre avec les Sauvages n'est pas arrivée assez tôt aux États-Unis pour l'arrêter.

Un vaisseau de la compagnie, le *Vancouver*, qui apportait l'approvisionnement annuel de marchandises du Fort Vancouver, vient de faire naufrage à l'entrée de la Colombie, sur la Barre près du cap Désappointement, et de périr avec toute sa cargaison. C'est une perte dont la Colombie toute entière va se sentir, parce que ce navire apportait beaucoup d'articles dont elle a un grand besoin. Plusieurs particuliers y avaient des effets qui n'étaient pas assurés et qui se trouvent perdus pour eux. Mgr. l'archevêque y a perdu des effets pour un montant de \$7,000 à \$8,000.

Il est intéressant, Mgr., pour un prêtre qui a traversé les immenses contrées de l'Ouest de l'Amérique, où l'on ne voit aucun indice de culte religieux, de reposer ses regards sur les établissements religieux de l'Archevêché d'Orégon-City. A St. Paul de Wallamet, on voit l'église paroissiale, de 100 pieds sur 40, en brique et d'une belle apparence à l'extérieur : il n'y a rien de fini à l'intérieur. Cette église est la cathédrale temporaire de l'Archevêché. On voit la chapelle du convent, qui est assez vaste pour contenir toute la paroisse au besoin : le convent avait 13 sœurs et plus de 30 petites filles pensionnaires; cette établissement est sur un excellent pied et produit un bien incalculable. Le Collège, moyennant quelques réparations, pourra contenir de 30 à 40 pensionnaires. Cette institution a l'habitude jusqu'à présent, parce que les prêtres qui ont été alternativement chargés de la conduire avaient trop d'occupations pour pouvoir y donner tout le soin nécessaire. On espère qu'elle va prendre un nouvel élan par les changements qui viennent d'y être opérés, et par l'introduction de l'enseignement de l'Anglais. M. Leclair est chargé de la conduite de l'établissement. Malheureusement, il est probable que le clergé séculier va perdre ce jeune ecclésiastique. Ce Monsieur est décidé à se faire Jésuite, mais quelque circonstance le force de remettre à un temps plus éloigné l'accomplissement de ses desirs. — A environ un mille de l'église de St. Paul, est l'établissement des Jésuites. A deux ou trois lieues de St. Paul l'église de St. Louis, où il est y a un prêtre résident. Cette église est dans une vaste prairie, entourée d'une nombreuse population toute catholique et susceptible d'un rapide accroissement. A Oregon-City, il y a une église, avec presbytère, et un prêtre résident, quoique la population catholique y soit peu nombreuse, parce qu'on a l'espoir que la présence d'un prêtre aura l'effet de la faire accroître. Le fort Vancouver possède aussi une église et un prêtre résident, de même que la mission de Cowlitz.

Le clergé séculier de l'Archevêché d'Orégon-City se compose de Mgr. l'Archevêque et de 9 prêtres, outre M. Leclair, qui est encore attaché au Diocèse de Walla-Walla, et d'un étudiant en théologie.

Cet aperçu de l'état de la religion dans ce pays, est bien consolant et bien encourageant, sans doute, Monseigneur; mais il le serait bien davantage, si la construction des édifices religieux n'avait pas fait contracter d'énormes dettes, qui mettront désormais à l'avancement de la religion dans ce diocèse des entraves insurmontables, si la Providence ne vient pas à son secours d'une manière toute extraordinaire.

Depuis que la guerre nous a forcés d'abandonner, pour un temps, notre diocèse de Walla-Walla, nous avons tous séjourné au palais de Mgr. l'Archevêque, où nous avons eu à nous féliciter de la généreuse et cordiale hospitalité de Sa Grandeur. Nous avons eu la consolation de célébrer dans sa cathédrale, presque avec la pompe des vieux pays, les grandes solennités de la Semaine-Sainte, et l'avantage de nous retremper par des exercices spirituels de 10 jours, à l'établissement et sous la direction des Révérends Pères Jésuites.

J'arrivai chez Mgr. l'Archevêque le 25 mars, après un voyage de près de 15 jours, assez heureux, si ce n'est que mes compagnons et moi nous faillîmes, une fois, d'aller au fond de la rivière Colombie. Et le 26 mai courant, nous en sommes partis, Mgr. de Walla-Walla, M. Rousseau et moi, pour remonter à nos missions. Nous sommes ici à nous préparer, et nous repartirons dans deux jours.

Mgr. doit se fixer aux Dalles, avec M. Rousseau, et moi je vais remonter chez les Cayouses. Les Pères Oblats sont montés depuis quelques jours à leur mission des Yukamas, au nord de la Colombie.

La guerre est considérée comme à peu près terminée. Toutes les tribus sauvages ont fait leur paix avec les Américains et se sont séparées des meurtriers. Les trou-

pes viennent de partir de leur fort de Wallatou, au nombre d'environ 400 hommes, auxquels se sont joints quelques sauvages, pour poursuivre les coupables, qui ne manqueront pas de tomber sous peu entre leurs mains. Tous les événements de la guerre, depuis ma dernière lettre, se réduisent à peu près à une léfuite essayée par les Américains et à la mort du colonel Gilliam. J'appelle définitivement le revers qui ne fut cependant guère meurtrier puisqu'un seul Américain mourut des blessures qu'il avait reçues, et qu'une dizaine d'autres seulement furent blessés. Les sauvages ne perdirent aussi qu'un petit nombre de leurs gens. Ce fut peu de jours après ce revers que le brave colonel Gilliam fut tué accidentellement, par la décharge d'un fusil qu'il essayait de tirer d'un wagon et dont la balle et la bague allèrent se loger dans sa tête.

Nous remontons à nos missions pleins de courage et animés d'une nouvelle ardeur, tous nos sauvages nous redemandant à grands cris. Mais, Mgr., je crains bien que les succès ne répondent pas à nos desirs, car le manque de ressources va nous arrêter à chaque pas. Nous ne savons même pas si nous pourrions réussir à nous bâtir une petite chapelle; à nous construire même une petite cabane pour nous y mettre à l'abri.

Je suis en route pour ma mission, sans hommes pour m'accompagner. Je n'ai pas le moyen d'en payer un; et je m'attends à passer peut-être toute l'année sous la tente, vivant à la manière des sauvages.

Dans cette détresse, mes regards se tournent vers mon pays, vers mes amis, vers mes compatriotes. Mais je ne voudrais pas être à charge. . . .

Veillez me bénir, Monseigneur, et me croire pour jamais.

De Votre Grandeur,

Le respectueux et dévoué serviteur,

J. BR. BOUILLET, Prêtre Missionnaire.

Certes, il nous semble beau, dans le siècle d'égoïsme où nous vivons, de voir des hommes remplis d'un amour si désintéressé pour des peuples barbares, qui ne reconnaissent peut-être les bienfaits dont ils sont l'objet, qu'en trempant leurs mains dans le sang de leurs bienfaiteurs. Ils comprennent et ils pratiquent la vraie fraternité, la vraie philanthropie, ces héroïques missionnaires, qui se vouent à de si pénibles sacrifices pour procurer à de pauvres tribus sauvages la connaissance de la religion, et, par le moyen de la religion, la civilisation, le bien-être physique et moral, et surtout la possession éternelle du ciel.

M. L'ÉDITEUR,

Vous ne refuserez pas, j'espère, une petite place dans vos colonnes aux réflexions suivantes et à l'adresse que les accompagnent au sujet de la visite du vénérable missionnaire Chiniquy, qui a prêché la tempérance dans la paroisse St. Edouard depuis le 7 du courant jusqu'au 9 à midi.

Il serait inutile d'entrer dans de longs détails sur cette courte mission, ce serait répéter ce qu'on a dit ailleurs dans ces sortes d'occasions. Qu'il nous suffise de dire qu'elle comme partout ailleurs où la tempérance a été prêchée, M. l'abbé Chiniquy a remporté une victoire complète : deux mille personnes se sont enrôlées sous la bannière de la tempérance. C'est un vrai triomphe pour cette paroisse surtout, où la boisson était en grand crédit. Mais il n'y a pas eu moyen d'y résister; les plus obstinés, qui, encore à la veille, juraient qu'ils n'embrasseraient point la tempérance, qu'ils donneraient quatre années de terre, si on les voyait approcher de la table sainte, ont été des premiers à faire le sacrifice. Tous nos notables, nos médecins, nos barbiers, tout le monde en un mot a embrassé la tempérance. Et ici nous ne pouvons nous empêcher de dire que nous sommes glorieux de voir dans la personne de M. Chiniquy un prêtre canadien si bien s'acquitter de la tâche pénible qu'il s'est imposé uniquement par amour pour son pays. Nous reconnaissons en lui un grand orateur, un vrai patriote dans son acception propre; c'est un homme qui possède à un haut degré cette indépendance de caractère dont nous a parlé l'honorable Chs. Mondelet dans sa dernière lecture à l'Institut Canadien. Il est à désirer, et nous sommes ardemment que notre diocèse évêque procure à toutes les paroisses de son diocèse le bonheur d'entendre M. l'abbé Chiniquy faire le grand procès de la boisson. Et pour maintenir les associés de la tempérance dans leur bonne résolution et leur ôter toute occasion de faire des rechutes, nous désirons particulièrement que nos membres de la Législature qui ont à cœur le bien du pays, se joignent à ce digne apôtre de la tempérance pour adopter des mesures efficaces à cette fin, pour faire grandir et féconder cette belle œuvre si heureusement commencée.

Immédiatement après les adieux de M. Chiniquy, l'un des signataires de l'adresse qui suit, s'est approché de la balustrade, et en a fait la lecture à M. l'abbé qui a daigné répondre d'une manière touchante; après quoi, il est parti pour St. Rémi, accompagné d'un grand nombre de citoyens de St. Edouard.

FÉLIX LABELLE.

10 Mars 1849.

Au Révérend M. Chiniquy, Prêtre.

Vénérable Monsieur,

Nous habitons de St. Edouard, craignons manquer à notre devoir, si nous laissons échapper l'occasion de vous exprimer en ce moment notre profond respect et notre reconnaissance pour le bien immense que vous venez d'opérer dans notre paroisse.

Nous ne pouvons nous mettre à la portée de notre sujet pour vous exprimer suivant nos desirs, combien nous avons compris par le moyen de vos instructions le mal causé par l'intempérance, et les heureux résultats de la tempérance. Vous avez rendu à l'homme son premier état, en le tirant

de l'état de dégradation où il était plongé par l'usage de cette misérable boisson.

Vous avez ramené l'abondance, la joie et le bonheur dans nos familles, en nous prêchant la tempérance; car en pratiquant la tempérance, nous deviendrons riches et heureux, nous acquerrons un jugement plus sain et plus solide, et par conséquent nous deviendrons plus propres aux affaires.

Vous avez consolé les bonnes mères, les épouses affligées dont le cœur était navré de douleur par les privations, les chagrins et les peines que leur ont causés jusqu'ici des maris ou des enfants ivrognes.

Vous avez donné du pain et des habillements à tant de petits enfants en changeant le sort de ces infortunés pères de famille qui par leur intempérance enrichissaient les alcoolistes et autres au préjudice de leurs femmes et de leurs enfants.

Soyez donc à jamais béni, digne apôtre de la tempérance, au nom de tant d'infortunés qui vous doivent aujourd'hui une nouvelle existence, au nom de toute cette paroisse que vous avez régénérée.

Recevez dans nos remerciements et notre reconnaissance le prix de vos pénibles travaux; et tous ensemble nous prions Dieu de vous conserver la santé pour achever la glorieuse entreprise que vous avez commencée.

Nous nous unissons en ce moment à tant de paroisses qui ont eu l'avantage de vous entendre, pour proclamer hautement que votre mission est toute divine; car le changement rapide et merveilleux qui s'opère partout où vous passez, et la manière habile avec laquelle vous traitez votre sujet, nous ont pleinement convaincus que vous êtes appelé d'une manière toute providentielle à régénérer le pays et à vous mériter à bon droit le glorieux titre d'Apôtre de la tempérance.

Encore une fois, soyez à jamais béni, digne ministre de Jésus-Christ; et dans votre personne, que notre digne et saint Evêque, qui veille avec tant de soin à la garde de son troupeau, lui dont nous avons rappelé plusieurs fois le souvenir dans le cours de vos prédications, soit aussi à jamais béni pour avoir eu l'heureuse idée, ou plutôt pour avoir été inspiré d'en haut de vous choisir pour prêcher la belle œuvre de la tempérance.

Et en terminant cette adresse, nous protestons de nouveau en votre présence que nous serons fidèles à nos engagements; et aidés de la grâce de Dieu, nous avons le bon espoir qu'aucun habitant de St. Edouard ne contristera votre cœur noble et patriotique en manquant à sa promesse.

Donné à St. Edouard le 9 mars 1849.

(Signé) M. MALHERBE. Jos. BRISSET N. P.
J. L. CREPEAU P. RACHOT.
GEORGE ROY PORTELANCE D. LAFONTAINE M. D.
HYPT. LANCTOT N. P. TOUSSAINT BEAUDIN
JOSEPH PEPIN CAP. FR. BOISSONNAULT
JEAN BTE. MONGEAU LOUIS GUERTIN
JOS. GAUTHIER FELIX LABELLE N. P.

ROME ET LES PUISSANCES CHRÉTIENNES.—Nous avons exprimé plusieurs fois l'indignation et la douleur que nous inspirent les excès du radicalisme triomphant à Rome. Comme chrétiens, comme catholiques, rien ne pouvait nous causer des angoisses plus cruelles que de voir le magnanime Pie IX, le chef de l'Eglise, le plus courageux et le plus doux des Pontifes, abreuvé d'amertumes et d'outrages, chassé par la plus noire ingratitude et les plus indignes violences, entendait enfin ceux de ses sujets qu'il avait comblés de faveurs les plus insignes, oser porter dans une assemblée illégitime un prétendu décret prononçant la déchéance de la plus sainte autorité qui soit au monde. La révolution romaine sera dans l'histoire de l'Italie une page dégoûtante de sang et de honte, et nous ne trouvons pour en parler que le mot du chancelier de l'Hôpital : *Ecce ad illud diavolo!* Mais en même temps que nous détournons avec horreur nos regards de cette ville, en proie aux impures folies du radicalisme, où les emblèmes de Pie IX sont brisés et réduits en poussière, où le bonnet rouge étale sur le croix son hideux symbole; une pensée supérieure nous saisit et nous console en nous reportant sur l'auguste et saint Pontife dont des ignobles scènes vont percer le cœur d'un trait plus acéré. Pie IX est vraiment une victime sacrée. Cet "homme de douleur" qui suit en quelque sorte pas à pas les traces de Jésus au jardin de Gethsémani, ce martyr de la justice qui prie et qui pleure sur ses bourreaux, nous apparaît véritablement tel qu'une hostie de propitiation et de miséricorde. Si, comme dix-huit siècles en rendent témoignage, rien ne profite à l'immortelle Epouse de Jésus-Christ autant que la persécution et les larmes; si, comme il est de foi, l'Eglise tout entière souffre dans son Chef; si, selon la parole du Sauveur, "Bienheureux sont ceux qui sont persécutés pour la justice"; quels trésors de grâces et de bénédictions l'Éternel prosera de Gaète n'attire-t-il pas sur son immense troupeau? Combien dans nos temps si lamentables, n'y aura-t-il pas de miséricordes attachées à cette permanente intercession des douleurs de Pie IX? Et si, ce dont nous ne saurions douter, le Dieu "qui a fait guérissables les nations de la terre" daigne enfin jeter un regard de compassion sur elles, et leur pardonner malgré la lenteur de leur retour et l'insuffisance de leur repentir, ah! ce sera là, et non ailleurs, qu'il faudra chercher la médiation puissante qui aura désarmé son juste courroux? Mais si les malheurs de Pie IX sont et demeurent une des gloires impérissables de l'Eglise, et si les chrétiens, en s'inclinant devant les mystérieux desseins de la Providence, doivent la bénir des épreuves qu'elle envoie à leur Pasteur et à leur Père; les publicistes qui réfléchissent sur les crimes et sur les opprobres des peuples, les hommes d'Etat qui croient à la solidarité humaine, et qui ne renferment pas Phorion et le devoir des nations dans les limites égoïstes de leurs intérêts propres et de leurs frontières privées, ne saurait considérer la situation de Rome et de l'Italie centrale sans une grande et profonde émotion. Au point de vue de la politique générale, au point de vue des intérêts européens, au point de vue de la civilisation et de l'ordre, ce n'est pas une chose indifférente que l'établissement au centre de la Péninsule méditerranéenne d'un foyer de désorganisation sociale et de propagande révo-